

## NOUVELLE – STAGE ROTHÉNEUF 2017

PAULA, ME VOILÀ

*Par Karine Darcos*

Clara s'assoit sur le lit et regarde au dehors d'un air rêveur. Un portrait de Paula est accroché dans l'angle, à gauche de la verrière. On devine le col d'une robe blanche, peut-être celle qu'elle portait quand elle avait sonné les cloches de la petite église de Worpswede avec son amie. A ce souvenir, Clara sourit. Quel âge pouvaient-elles bien avoir alors ? Vingt ans tout au plus. Le pasteur était furieux. Les paysans affolés avaient accouru pour voir ce qu'il se passait. Elle entend Paula comme dans un murmure : « On était si heureuses à cette époque. On portait nos robes blanches telles des mariées virginales, la vie nous souriait, l'avenir nous appartenait. »

Sur le lit, Clara ne peut réprimer un petit frisson. Oui, c'était avant Rilke, avant Otto, avant Paris, avant que la vie les rappelle à leurs rôles de femme. Quand on est jeune, on se sent toujours toute puissante. Clara soupire. Elle est d'humeur taciturne aujourd'hui, Paula parle pour elle. « J'avais tellement de projets et d'espoirs les premières années ici ! Paula Becker qui rencontre Clara Westhoff, la blonde et la brune comme Rilke nous appela par la suite, la peintre et la sculptrice. J'étais si heureuse que mes parents aient accepté que je fasse ce séjour à Worpswede et que je me forme auprès des peintres de la colonie. Ce fut sûrement l'année la plus heureuse de ma vie ! » Clara fixe toujours le portrait au mur. Elle se sent si proche d'elle. Elle se surprend à demander à voix haute : « Qu'est-ce que tu penses du fait qu'ils ont publié ta correspondance avec Rilke ? » Paula sourit toujours. S'est-elle jamais départie de son sourire ? Clara Westhoff a-t-elle éprouvé de la jalousie envers son amie ? Rilke, dans son lyrisme torturé, s'intéressait de près à Paula, leurs échanges épistolaires en témoignent, et Clara s'est souvent demandé si cela n'avait pas été plus loin entre eux. Ah, si les murs de cet atelier pouvaient parler, ils en raconteraient des choses. Mais Paula Becker n'était pas femme à se laisser submerger par des sentiments amoureux, elle voulait peindre avant tout, elle voulait vivre de son art, peindre, peindre, peindre, encore et encore. Rainer Maria Rilke l'avait sûrement impressionnée avec ses grands yeux bleus tristes et ses rimes ciselées, leurs échanges lyriques l'avaient sûrement exaltée, peut-être même avait-elle été flattée de sentir le regard énamouré du jeune poète sur sa personne, mais elle n'avait jamais perdu de vue son

objectif : vivre pour son art. Même Otto Modersohn, son mari, n'avait pas réussi à l'en détourner. Toujours assise sur le lit, Clara fixe le portrait d'un air songeur.

Elle se lève, s'approche de la porte et passe sa main sur le mur, vert en haut et bleu clair en bas, tel que Paula avait décrit autrefois la couleur de son atelier. Ses doigts s'attardent sur la petite bibliothèque vitrée en bois sombre. Paula se fait l'écho de sa pensée : « Non, ce meuble ne m'appartenait pas, ce sont les propriétaires qui l'ont mis là, mais je trouve qu'il s'accorde bien avec le reste, qu'est-ce que tu en penses ? » Clara embrasse la pièce du regard. Oui, l'atelier est très beau, très clair, même par temps de pluie grâce à la verrière qu'Otto a fait installer pour Paula, pour qu'elle puisse s'épanouir parmi ses pinceaux et ses toiles. Otto Modersohn était un homme très attentionné, il l'a tellement aimée, sa Paula. Sa vie durant, il l'a soutenue et ne l'a jamais jugée. Il manquait sûrement un peu de fantaisie et d'ambition, mais il a toujours respecté sa fougue et sa jeunesse. Clara Westhoff était moins bien lotie avec son Rilke.

Arrivée dans le jardin, Clara sent la présence de Paula derrière elle : « Je venais souvent me promener ici. J'aimais tellement ce jardin. On pouvait voir très loin dans les marais ; les bouleaux, là, n'avaient pas encore poussé. Et je suivais ce sentier pour arriver à la maison des Vogeler. Qu'est-ce qu'on a pu s'amuser là-bas ! » Clara suit le sentier jusqu'à la maison. Comment ne pas aimer les soirées chez l'architecte Heinrich Vogeler ? Heinrich avait acheté cette vieille ferme et en avait fait une grande demeure confortable, avec une terrasse qui pouvait accueillir en été de grands banquets. Il avait immortalisé l'une de ces réunions festives dans un immense tableau baptisé *Le concert*. On y reconnaissait entre autres Paula Becker, Clara Westhoff et Otto Modersohn en train d'écouter religieusement les musiciens. En approchant de la maison des Vogeler, Clara imagine tout ce petit monde conversant joyeusement, riant, chantant. Elle s'assoit sur la terrasse, à l'endroit même où Paula se tenait ce jour-là, ce jour définitivement figé dans le temps par Vogeler. Elle se sent un peu mélancolique.

« Ne sois pas triste, tu as eu une belle vie jusqu'ici, non ? Et elle n'est pas terminée ! » Paula s'invite toujours dans ces moments de mélancolie. Clara a une telle admiration pour elle, cette femme indépendante, cultivée, exaltée, passionnée, libre tout simplement, c'est si rare, c'est cette femme qu'elle aurait aimé être. Que lui reste-t-il à présent de tous ses rêves ? Des souvenirs dont elle ne sait plus que faire. Peut-être que si elle avait eu un Otto Modersohn à

ses côtés, elle se sentirait moins seule aujourd'hui. Quoique, à la réflexion, le sort de Paula n'était pas si enviable. La jeune peintre de vingt ans était tombée amoureuse de cet homme alors qu'il était marié, père de famille et son aîné de onze ans. Cette histoire aurait dû être vouée à l'échec, mais lorsqu'il perdit brutalement sa femme, Paula fut égoïstement heureuse de pouvoir enfin avoir cet homme pour elle toute seule et ne se demanda pas ce qui l'attirait chez lui. Elle aimait le peintre, l'artiste, l'homme discret et un peu maladroit, mais elle ne pensa pas à l'amant. L'amant ? Clara ne peut réprimer un sourire. Pensait-on à ces choses-là en 1901 ? Il est vrai qu'Otto montrait l'image d'un homme bon, aimant et courtois, mais pas particulièrement passionné, tout le contraire de Rilke en somme. Si Paula Becker avait été moins jeune, aurait-elle succombé aux charmes de ce grand roux un peu endimanché, veuf, père désemparé d'une petite fille de deux ans et peintre talentueux des paysages marécageux et des grandes tourbières d'Allemagne du Nord ? Et si Clara Westhoff avait été moins jeune, aurait-elle succombé aux charmes assassins de Rainer Maria Rilke, voué à devenir l'un des plus grands poètes de langue allemande, quoique l'un des plus torturés ? Paula a lutté de toutes ses forces, elle a refusé d'être reléguée au rang de belle-mère pour la petite fille de son mari, elle a refusé d'être l'épouse qui se tait et se contente de tenir sa maison, elle a refusé d'abandonner la peinture, elle est partie se former à Paris, plusieurs fois, sans son mari, elle a supporté les appartements exigus, les chambres non chauffées, le manque d'argent, la faim, pour économiser le moindre centime et payer ses pigments. Elle a peint sur des bouts de carton quand les toiles étaient trop chères, elle a répété son autoportrait à l'infini quand il ne lui restait pas même une petite pièce pour payer ses modèles. Elle a refusé qu'Otto la ramène en Allemagne, à une vie ennuyeuse de bourgeoise endimanchée, dans l'ocre des tourbières et le blanc des bouleaux. A Paris, Paula a pris un amant, découvert la sensualité, s'est entêtée, a renié son nom d'épouse. Puis Otto est venu la chercher, désorienté, dépassé, désespéré. Et elle a cédé. Cédé devant l'amour de cet homme que malgré tout, elle n'a cessé d'admirer, cédé parce qu'elle était épuisée, cédé parce qu'elle ne trouvait pas ce qu'elle cherchait. Pendant ce temps, Clara Westhoff s'est éloignée d'elle, ne la comprenait plus tout à fait, s'embourbait dans sa propre vie.

Clara soupire. A quoi bon remuer les vieilles histoires si on n'y peut rien changer ? « Que cherchais-tu, Paula ? » demande-t-elle en reprenant le chemin de l'atelier. Une brise légère venait de se lever et chatouillait les bouleaux. « Probablement la même chose que toi, la même chose que tout le monde, un sens à ma vie. » Une réponse sobre, qui résume à elle seule le drame de chaque existence. Clara aperçoit maintenant le toit en chaume de l'atelier

avec la verrière. « Tu as dû être heureuse quand Otto a fait construire cette verrière pour faire entrer la lumière. » pense-t-elle. Oui, cet atelier, Paula l'aimait tant. Elle y avait connu de grands moments de bonheur, de complicité, de satisfaction, il contenait ses espoirs et ses rêves. C'est là qu'elle dissimulait tous ses travaux, tous ceux qu'Otto a découverts quand elle est partie.

A l'intérieur, Clara boucle sa valise puis s'attarde sur le seuil. Une petite plaque avec le visage de Paula est scellée sur le chambranle. « Au revoir, Paula », dit-elle à voix basse. Elle se dirige vers le centre du village et passe devant la maison des Modersohn. Il n'y a personne à la fenêtre. Elle imagine tout ce qui s'est joué derrière ces murs en novembre 1907. Paula qui a donné la vie au prix de douleurs interminables. Quelques jours avant, elle écrivait dans son journal qu'elle retrouvait le goût de peindre et qu'elle espérait conserver cet entrain. Pas un mot sur l'enfant à venir, comme si sa vie de future mère et sa vie d'artiste étaient imperméables l'une à l'autre. Et quand la petite Mathilde est née, elle était si épuisée que le médecin lui a ordonné de garder le lit. Lorsqu'il l'a autorisée à se lever deux semaines plus tard, toute sa famille était là pour célébrer enfin cette naissance. Otto lui a mis Mathilde dans les bras. Elle devait être heureuse, Paula, et sourire de toutes ses maigres forces, sinon pourquoi aurait-elle murmuré « Quel dommage... » au moment d'être foudroyée par une embolie pulmonaire ?

Clara dépasse la maison, marche encore quelques mètres et s'arrête devant un bâtiment plutôt luxueux. Les mots *Villa Vogeler* sont peints sur la façade. « Est-ce que c'est vraiment Vogeler qui a dessiné les plans de cette maison ? » se demande-t-elle en poussant la porte. Elle se dirige vers l'accueil : « Bonjour, Madame, j'ai rendez-vous avec le directeur. Excusez-moi, j'ai un peu de retard, je me suis promenée avec Paula avant de venir. » La secrétaire fronce les sourcils d'un air perplexe en levant les yeux vers son interlocutrice. Clara s'en amuse. « Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas encore sénile, c'est juste que je me réjouis de m'installer ici, j'ai tellement d'admiration pour Paula Modersohn-Becker, j'ai passé une partie de ma vie à étudier son œuvre, vous savez, j'étais conservatrice dans un musée. Et maintenant, je me suis dit qu'il était temps de me rapprocher d'elle pour... enfin pour... vous voyez. » La secrétaire sourit : « Dans le village, tout le monde aime Paula et chérit sa mémoire, vous serez bien ici, j'en suis sûre. Je préviens le directeur que vous êtes là. Tenez, en attendant qu'il arrive, pouvez-vous vérifier que la fiche de renseignements est correctement remplie ? » Clara s'assoit et commence à lire : Clara Hauser, née le 20 novembre 1947 à Munich, Bavière.

« Vous saviez que la meilleure amie de Paula s'appelait Clara elle aussi ? » lui demande la secrétaire en raccrochant. « Oui, je sais, Clara Westhoff, lui répond la future pensionnaire, c'est peut-être pour ça que je me sens si proche d'elle. » Elle baisse les yeux vers l'en-tête du formulaire. *Villa Vogeler, résidence pour seniors, Worpswede*. « Me voilà près de toi pour entamer le dernier chapitre de ma vie, Paula », murmure-t-elle. Au fond du couloir, une porte s'ouvre sur un homme en costume. Le directeur probablement. Clara jette un coup d'œil en direction de la rue. Il fait beau. Des touristes passent lentement, le visage tourné vers le pavillon. Clara pense aux tourbières asséchées à deux pas du village. Elle est encore en bonne forme, elle pourra les parcourir à vélo. Voir ce que Paula voyait cent dix ans avant elle. Peut-être même osera-t-elle sortir son carnet de dessins et esquisser quelques bouleaux au tronc blanc. Sans nul doute, il fera bon vivre ici. Et il fera bon y mourir. Mais pas tout de suite. « Pas encore Paula, pas encore, songe Clara, j'ai tout mon temps, me voilà enfin près de toi. »